

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 31

Artikel: Les yeux de sa maman
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-218911>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

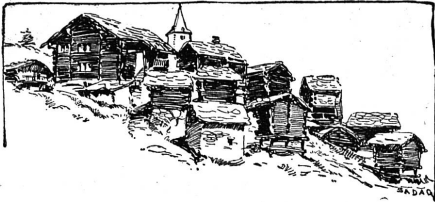
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



LA PARENTHÈSE

VOUS souvenez-vous d'une petite pièce de vers très spirituelle et d'un tour élégant, que l'on entendait souvent dans les récitals littéraires ? Il s'agissait de deux amoureux, qui, au cours d'une promenade, rencontrent un ruisseau. Pas de pont. Comment traverser ? Il faut passer à gué. Mais les pierres sur lesquelles on doit poser les pieds sont espacées et branlantes. Elle a de petits souliers en étoffe. Elle hésite. Alors, Lui la prend délicatement sur ses bras. Les voilà de l'autre côté de l'eau. Un bon baiser est la juste récompense de la galanterie amoureuse de Lui.

Un an après. Ils sont mariés et refont la même promenade. Arrivés au bord du ruisseau, monsieur, qui marche en avant, passe de l'autre côté. Madame, elle, n'ose se risquer.

— Dis-moi, Félicien, comment faire pour passer ? demande-t-elle.

Alors, lui, se retournant à peine et assez vivement :

— Cambe !!

Il ne faudrait pourtant pas déduire de ceci que le mariage est le tombeau de l'amour et de la galanterie. Il y a, heureusement, de très nombreux exemples qui prouvent tout le contraire.

D'aucuns, cependant, assurent qu'on peut aisément juger de l'affaiblissement des sentiments amoureux. Ils prétendent que pendant le temps des fiançailles, l'amoureux passe le bras sous celui de son amoureuse. Il en est encore ainsi en période de la lune de miel, dont la durée est très variable.

Puis, peu à peu, le feu des premières amours faiblit. C'est alors madame qui passe son bras sous celui de monsieur et qui a peine à régler son pas sur celui de son « seigneur et maître », comme on a coutume de dire, à tort ou à raison.

Les années passent. Le feu sacré faiblit, faiblit toujours. Madame et monsieur ne vont plus bras dessus bras dessous. Monsieur est en avance de dix pas et madame a peine à le suivre. S'ils vont au cercle ou au café, monsieur va chercher deux ou trois journaux, qu'il accapare. En même temps, il apporte à madame un journal illustré : *L'Illustration*, la *Patrie suisse* :

— Tiens, regarde les gravures.

Dès lors, ils ne se disent plus rien. Madame feuillette et refeuillette deux ou trois fois son journal, pour passer le temps et se donner une contenance. Monsieur, lui, est persuadé d'avoir sacrifié à toutes les exigences de la galanterie la plus raffinée. C'est la mauvaise période.

Puis l'âge vient, et c'est lui, parfois, qui par de communes infirmités, qui appellent des soins réciproques, rétablit les liens conjugaux, un temps relâchés.

La vieillesse a donc du bon. Nous n'osons toutefois en dire autant des infirmités.

J. M.

C'est moi ! — Une lectrice du « Conteur » rapporte ce mot charmant qu'elle a entendu d'un petit garçon de trois ans, qui habite la même maison qu'elle. C'était à table, et les parents du bébé déplorait le sort d'une famille de leur connaissance qui n'avait pas d'enfants.

— Comme ce doit être triste pour eux, disait-on, de n'avoir personne pour égayer un peu leur foyer.

— Oui, dit bébé, ce doit être bien triste... Heureusement, nous, nous avons moi...

Les yeux de sa maman. — Le petit frère de Pepette Boit voit un jour des larmes couler le long des joues de sa mère. Il s'approche d'elle pour la consoler et lui dit doucement :

— Pleure pas, ma pauvre maman, pleure pas : tes yeux vont déteindre...

L'ELOGE DES VACHES

LA vie des abeilles a inspiré les poètes. Pourquoi donc ne pas écrire aussi l'éloge des vaches ? Qu'attendent les poètes d'immortaliser celles qui donnent à l'humanité le lait ?

Doux ruminant, qui patiente dans l'étable sombre, basse, fétide durant le long hiver, je te dis merci. Merci pour le lait blanc comme la neige que tu distilles dans ta panse, que tu extrais du foin odorant par le labeur assidu et fidèle de tes entrailles. Chaque jour nous offrant ton pis gonflé, tu nous dis : Voici, prends et bois ; c'est mon lait qui rougira les joues de tes petits enfants, qui fortifiera les bras de tes jeunes gens, qui soutiendra la vaillance de tes vieillards.

En hiver, tu vis en esclave enchaînée à la crèche, condamnée au régime forcé, sans initiative propre, noyée dans l'aligement morne du troupeau. loin du gai soleil, dans la tristesse de la captivité, tout de même, tu accomplis ta tâche, ton rôle, sans faiblir jamais, sans ostentation, sans révolte.

Quand, enfin, est revenu le doux printemps, au doux tapage des clochettes, te voici en route pour l'alpage !

Voyez ces gros corps lourds presser le pas sur la route blanche. Point de regrets de la vie facile ; la commodité et la paresse de l'étable ne les ont point gagnées. Ce front obstiné, ridé distille des pensées légères ; des images riantes y prennent naissance. Les vaches se souviennent ; elles savent où elles vont, elles retrouveront le chalet sans guide. Le long du chemin elles rêvent des vertes pelouses, où les attend un fourrage délicieux. Ces gros mufles n'ignorent point la gourmandise, ils savent discerner les goûts les plus raffinés ; d'un coup de langue ils cueillent la délicate fleur aromatique et écartent la mauvaise herbe. Les vaches s'y connaissent.

Tandis qu'elles s'en vont la clochette au cou, le long de la route, il y a dans leurs gros yeux tranquilles une lueur de joie et d'espérance. Elles ont conscience de leur but, ces grosses vaches. Voyez la galopade finale à l'arrivée sur le plan du chalet, les ruades joyeuses, les sauts désordonnés, les coups de cornes amicaux, tout un langage traduisant la joie de vivre, l'exubérance de sentiments longtemps contenus, auxquels maintenant on donne libre cours. Quelle satisfaction de retrouver le chalet au creux de la montagne, aux battants de porte largement ouverts, comme des bras tendus pour la bienvenue. Voici la gentille combe ensoleillée, voici la source intarissable.

Lointains rêves enluminés des longs hivers, nostalgies contenues dans l'écurie sombre, vous voici devenues réalité. Liberté de l'allure, variété de l'aliment, régal des yeux et régal de l'estomac, air pur et soleil radieux, comme elles sont sensibles à ces bienfaits, les vaches de nos alpages.

Quelle sagesse et quelle bonne humeur présideront dès lors à ce séjour à l'alpage. Tout à travers la belle saison, elles s'en vont libres et sans entrave, musant de ci et de là, tantôt en bandes, sociables à leur heure, solitaires par moment, vie réglée par des mobiles inconnus, mais procédant de la réflexion quand même.

C'est de loin déjà qu'une vache reconnaît son propriétaire qui lui rend visite à l'alpage. Elle le salue par un beuglement joyeux. Étudiez le troupeau, quand il est relâché hors du chalet, après avoir rendu son tribut de lait parfumé. Quelle erreur encore de parler du troupeau désordonné. Laisse à lui-même, le troupeau tantôt d'un pas assuré emboîte telle direction et s'en va sans hésitation vers un but déterminé. Mais d'autres fois la situation nécessite une orientation préalable : les circonstances sont incertaines. Le baromètre est à variable, il y a calme plat dans l'air ou bien les vents contraires se disputent les cimes des sapins. L'horizon est brouillé. Alors on stationne d'abord devant le chalet. On observe, on tient conseil. Les museaux flairent et reniflent, les yeux roulent dans leur orbite,

les têtes hochent ou branlent lentement. Un coup de corne des anciennes remet à l'ordre les jeunes qui s'impatientent.

Pauvres psychologues que nous sommes, si nous pensons que le hasard seul guide nos vaches ! Les vaches tiennent conseil. Une fois la situation reconnue, elles se mettent en branle, tranquilles et fermes, et vont vers le lieu qui convient le mieux aux circonstances du moment, qui leur donne le plus de satisfaction. Cette satisfaction n'est pas uniquement celle du palais, celle de la gourmandise, elles le prouvent en se contentant d'une alimentation bien inférieure, parfois, si la station leur convient à cause de son abri, ou pour d'autres causes de commodité. Les fromagers savent bien discerner, si le troupeau a stationné dans un endroit au gras fourrage ou bien en un lieu boisé et pierreux. Elles se passent plutôt d'un diner succulent que de s'exposer à l'essaim bourdonnant des taons, plutôt que de greloter sous le vent froid, ou de ruisseler sous l'averse. Elles préfèrent encore l'abri au fourrage le plus savoureux.

Vaches à l'alpage, à la robe lisse et luisante, à la tête lourde et frisée, aux cornes dressées joyeusement ; vaches aux queues de lion, aux oreilles velues comme des nids, au doux regard placide et bon ; vaches au museau rose et humide, fleurant le thym, vaches au pis gonflé, nourricières de l'homme, nous vous adressons cet hymne de reconnaissance. Nous aimons votre odeur tiède, votre pas tranquille, votre ruminement patient, vos meuglements au soir tombant, le doux tapage de vos sonnettes. Nous voulons conserver la montagne telle que vous l'avez laissée avec son chalet, avec ses combes et ses bois, avec ses « assotes » familières rendez-vous préféré, avec son aspect de poésie et de paix, avec sa riche verdure et le beau luxe de sa végétation puissante !

P...y.

LA MODE

*Grâce à la mode
Ah ! que c'est commode !
On va sans façon
Et sans japon.*

*Grâce à la mode
Ah ! que c'est commode !
On n'a plus de corset
C'est plus vite fait.*

*Grâce à la mode
Ah ! que c'est commode !
Une chemise suffit
C'est tout profit.*

AVENTURES DE ROIS

Mon cher Conteur,

Tu as raconté dans un de tes derniers numéros une anecdote bien jolie : le paysan qualifiant l'art d'un peintre célèbre de « drôle de métier pour gagner sa vie ».

Voici, à ce propos, une historiette qu'un roi, et non des moins célèbres, aimait, paraît-il, à raconter :

Le roi Victor-Emmanuel, le créateur de l'unité italienne, était parti à la chasse dans son tilbury, sans autres compagnons que ses deux chiens d'arrêt. Il rencontra un paysan et lui demanda s'il était content de son sort.

Le paysan répondit que tout marchait à souhait pour lui, sans un scélérat de renard qui mettait à basse-cour au pillage.

— Et ce renard, où est-il ? demanda le roi.

Le paysan lui désigna un bois voisin.

— Bon, dit Victor-Emmanuel, je te le rapporterai mort avant la fin de la journée.

— Sauf le respect que je dois à Sa Majesté, fit le paysan avec un sourire d'incrédulité, je lui proposerais bien dix lires de récompense.

— J'accepte ! répondit l'illustre chasseur.

Et, le soir même, il rapporte le renard au paysan, dont il accepte très bien les dix lires.

Cette aventure l'amusa beaucoup, et quand il la racontait, il disait toujours en riant :

— C'est la seule fois de ma vie que j'ai gagné ma journée.